

Nedialka Karalieva

Présenté par Maria Koleva

LA JOURNALISTE EN LUTTE,

**SES NOTES CONSTRUCTIVES
SUR SES ACTIONS DE L'INTÉRIEUR
EN BULGARIE DE
1944 À 1958**

**POUR RÉUSSIR AVEC LE PEUPLE
L'AVENIR DE LA DÉMOCRATIE
POPULAIRE.**

***FAITES COMME ELLE,
ICI ET AILLEURS !***



Cinoche Vidéo
M. Koleva films

Les impliqués
Éditeur 

LA JOURNALISTE EN LUTTE,
SES NOTES CONSTRUCTIVES
SUR SES ACTIONS DE L'INTÉRIEUR
EN BULGARIE DE
1944 À 1958
POUR RÉUSSIR AVEC LE PEUPLE
L'AVENIR DE LA DÉMOCRATIE
POPULAIRE.
FAITES COMME ELLE,
ICI ET AILLEURS !

Les Impliqués Éditeurs, 2016
21 bis, rue des Écoles
75005 Paris

ISBN : 978-2-343-10047-0
EAN : 9782343100470

Nedialka Karalieva
Présenté par Maria Koleva

LA JOURNALISTE EN LUTTE,

**SES NOTES CONSTRUCTIVES
SUR SES ACTIONS DE L'INTÉRIEUR
EN BULGARIE DE
1944 À 1958**

**POUR RÉUSSIR AVEC LE PEUPLE
L'AVENIR DE LA DÉMOCRATIE
POPULAIRE.**

***FAITES COMME ELLE,
ICI ET AILLEURS !***

Les impliqués Editeur

Respectable lecteur,

Les souvenirs dans ce livre sont écrits dans les années 1986-1988 et ils ne sont pas rangés dans l'ordre chronologique d'après les faits ou les événements. Pour cette raison, le retour en arrière à certains endroits dans ces années-là peut vous paraître étrange. Ces souvenirs n'ont été ni remaniés ni abrégés après la dernière variante au moment de l'écriture.

Note de Nedialka Karalieva (voir son curriculum vitae p.301).

Note de Maria Koleva : il n'y a de l'amour que dans la création ensemble. Nedialka Karalieva est la camarade, la femme, l'épouse de Miladin Kolev. Ensemble ils ont combattu le nazisme avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, pour réaliser leur idéal – l'égalité, la fraternité, la liberté dans l'esprit de la Commune de Paris – 1871, K. Marx jeune, J.J. Rousseau, etc., en d'autres termes– **le communisme à la française**. Complémentaires dans leur création, l'un économiste, l'autre journaliste, ils sont restés soudés jusqu'au bout. Dans la confiance absolue. Car ils ont servi la vérité du peuple. Comme en témoigne le livre « **Dire le passé avant et après la Seconde Guerre mondiale, pour apprendre à agir, aujourd'hui, ici et ailleurs** » de Miladin Kolev, édition : Les impliqués, 2013. Le livre « La journaliste en lutte... » est une ode à tous ceux qui donnent tout pour l'idée qui les guide, des inconnus des coopératives paysannes jusqu'à des responsables au Comité central du PCB et à la lutte par l'écriture pour la vérité du peuple. Tout est à reprendre là où ils se sont arrêtés.

SOMMAIRE

PRÉFACE

PARTIE I

COMMENT J'ÉCRIVAIS MES FEUILLETONS EN CES TEMPS DIFFICILES.

PARTIE II

MA BOUCHE PÉCHERESSE.

PARTIE III

TOUT EST IMPORTANT

PARTIE IV

« EN CAGE » - PIÈCE DE THÉÂTRE DOCUMENTAIRE EN UN ACTE DE L'AUTEUR.

ATTENTION : (BUL.) = BULGARE

« TCHOVEK » = EN BULGARE, L'HOMME, LA FEMME, L'ENFANT

TATKO ET TATI SIGNIFIENT PÈRE EN BULGARE

MILADIN KOLEV EST L'ÉPOUX ET CAMARADE DE NEDIALKA KARALIEVA – VOIR SON LIVRE : « *DIRE LE PASSÉ, AVANT ET APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE, POUR APPRENDRE À AGIR, AUJOURD'HUI, ICI ET AILLEURS* » OÙ IL Y A DES TEXTES D'ELLE, ÉDITEUR « LES IMPLIQUÉS », 2013.

TRADUCTION : MARIA KOLEVA

CORRECTIONS ET AIDE À LA TRADUCTION : MARTINE GRACIEUSE PAPPALARDRO, POUR LES AMIS, JOANNE.

PHOTOS : MONIKA GARABEDIAN

LISTE DES ACRONYMES, PAGE 273

PRÉFACE

Comment être journaliste aujourd'hui ? Comment être honnête ? Comment, d'après quels principes vivre pour ne pas léser spirituellement les autres et réussir à nourrir soi-même et ses proches ?

Ce sont des questions ordinaires avec lesquelles nous nous réveillons tous les jours, peu importe où nous travaillons – pas seulement dans les médias et dans la presse.

Nous pouvons trouver les réponses uniquement à travers la comparaison avec les autres, comment ils ont vécu et travaillé, comment ils ont résisté.

Dans le rythme énergique des danses tellement nécessaires au Bulgare, la ronde du nord du pays et la ratchenitza, Nedialka Karalievra raconte son destin dans le journal « Rabontitchesko delo », « L'œuvre ouvrière », de l'année 1944 à 1958. Étant journaliste – c'est-à-dire, dévouée à la vérité, au nom de cette vie du communisme non édifiée pour laquelle elle a risqué la sienne du temps du fascisme.

À travers ses feuilletons la journaliste ridiculise et critique les défauts et les profiteurs en une période où tous ont peur et commencent à se comporter comme des laquais.

Entre sa 29^e et 42^e année comme rédacteur en chef de la rubrique **Les lettres des lecteurs** et feuilletoniste du journal, Nedialka Karalievra voyage dans le pays entier, vérifie la véracité de chaque lettre, qui plus tard lui servira de base pour le feuilleton suivant. Pas du tout à travers des généralités, mais par le biais de situations concrètes, de faits et de dialogues, elle réussit à préserver pour l'histoire, l'atmosphère de ce temps et cela dans la coopérative agricole la plus proche et la plus lointaine, dans les usines, dans les familles, dans le journal « Rabotnitchesko Delo », « L'œuvre ouvrière », dans le Comité central du Parti communiste bulgare, dans les ministères.

Devant ses collègues journalistes, rédacteurs en chefs, instructeurs du Comité central, secrétaires généraux du Parti (CB) et jusqu' à ceux, des quartiers populaires, devant tous, avec de l'humour et de la souffrance elle dresse la question : comment pouvons-nous

améliorer cet être parlant qui est l'Homme ? (En bulgare, « tsovek » = l'homme, la femme, l'enfant.)

Le livre « La journaliste en lutte – ses notes constructives... en Bulgarie de 1944-1958... » présente l'esprit bulgare dans toute sa dynamique avec ses changements, sa désintégration, sa future renaissance et il est très lisible et accessible à tous. Il est nécessaire, à ceux qui voient tout en noir pour donner des forces à leur système nerveux aujourd'hui. Ce livre aurait pu être le manuel quotidien de chaque journaliste, convaincu qu'il faut traverser comme un scribe notre nouveau Moyen Âge, en prolongeant avec son travail la chaîne de l'écriture, qui soutient le perfectionnement spirituel et l'harmonie dans l'Homme. Car vivre dans la haine et le mensonge, c'est difficile. C'est même invivable. Et à ceux qui amassent de l'argent grâce à la haine et au mensonge, « La journaliste... » prédit le destin, car les mêmes causes conduisent aux mêmes conséquences.

Tout ce qui est écrit est intéressant, par endroits, étonnant, car c'est la vision subjective d'une femme qui, toute sa vie a travaillé comme un homme, mais avec la liberté intérieure d'une femme, avec sa pénétration au cœur des choses, avec affection et souci de l'autre.

L'effort physique pour arriver sans transports jusqu'aux villages, l'effort intellectuel de rester fidèle à la tradition familiale de justice d'un enfant d'enseignants se ressentent dans le souffle de la jeune femme, quand elle monte la colline, quand elle crache avec force la vérité au secrétaire du PCB de la région, à la rédaction et au ministre respectif. Dans sa description il y a l'essoufflement, l'admiration de la nature, des heurts - tout, sauf la peur. Dans cette période difficile Nedialka Karalieva à travers chacune de ses actions devient la porte-parole de la volonté populaire. Et de cette façon elle, comme tant d'autres nombreux inconnus, mais des gens honnêtes, elle sauvegarde l'état d'esprit du peuple bulgare et sa cohésion, sur laquelle on peut bâtir aujourd'hui (en 1995).

L'œil de la journaliste est comme une caméra de cinéma, qui au début du feuilleton montre les gens de tout près, avec leur trait le plus comique, avec des parties des objets qui les entourent ; après la caméra recule progressivement, dans son champ visuel entrent de nouveaux « personnages en action » et jusqu'à ce que l'on comprenne l'essence, la caméra se retire de plus en plus, les yeux de la journaliste se referment, elle est déjà sur la route de Sofia. Pour cette raison, ce livre est un vrai film.

Et là-bas, dans la capitale commencent les activités à la chaîne : cuisiner, les enfants, le mari, les débats sur le feuilleton en famille, sur lui à la rédaction, sa publication, la réaction des gens, les coups de téléphone et plus tard les réprimandes, les tribunaux. Divers moments de la vie humaine - une contemporanéité inattendue, de la deuxième classe d'un train bondé jusqu'aux cocktails chez les ministres, tout cela, tout d'un bloc.

Le scribe du nouveau Moyen Âge, le journaliste contemporain sert la nouvelle religion audiovisuelle, mais s'il est consciencieux, il mémorise cela et pour l'Histoire.

Nos dirigeants ont eu si peu d'importance pour l'existence de la Bulgarie, qu'on apprend beaucoup plus à la lecture de « La journaliste en lutte – ses notes constructives... en Bulgarie de 1944 à 1958... », sur l'essence des événements et les actions à mener aujourd'hui, comment vivre tous les jours, bien plus que de nombreux livres sur tous ces « grands hommes bulgares » de 1945 jusqu'à nos jours...

Comme dans les peintures de Jérôme Bosch, du Maïstor-le Maître, et d'autres peintres de l'Art naïf où tous les objets semblent si élémentaires, plus l'homme fixe le regard, plus il a un bagage intellectuel, plus ces objets prennent de l'importance. Si vous avez vécu et souffert pleinement jusqu'au bout quelques fois, de nombreuses choses s'éclairciront pour vous. Pour la jeunesse d'aujourd'hui, c'est un livre sur la jeune, belle et courageuse Nedialka qui a vécu dans l'honnêteté, a écrit dans l'honnêteté et a rédigé « La journaliste en lutte – ses notes constructives... en Bulgarie de 1944 à 1958... » pour rester honnête jusqu'au bout !

Conseil au lecteur : lis tous les jours un seul souvenir, ça réchauffe, pense un peu, cherche... et tu trouveras.

Slava Nikolova, l'éditrice du livre en langue bulgare, en 1995.

(En 2016 ces souvenirs sont devenus très actuels et nécessaires. Maria)

PARTIE I

COMMENT J'ÉCRIVAIS MES FEUILLETONS

EN CES TEMPS DIFFICILES

Titre des récits

COMMENT J'ÉCRIVAIS MES FEUILLETONS

J'écrivais des feuilletons pour « Rabontnitchesko Delo », « L'œuvre ouvrière » seulement quand l'image du héros se ranimait dans ma conscience et je ne pouvais pas me libérer d'elle. D'habitude le prétexte venait d'une lettre de lecteur ou d'un problème de la vie. J'allais sur place étudier les circonstances et rencontrer mon héros. La forme littéraire du feuilleton dépendait du sujet. Quand elle devenait claire à mon esprit, je l'écrivais dans ma tête et je me surveillais comme un lecteur en me demandant : « Est-ce que je souris, est-ce que je m'énerve ? », et je pensais tout le temps à la chute, à la fin. Mais à quel moment exactement je l'avais écrit avec ma plume, je ne le savais pas. À la maison, à la rédaction, sur le carnet ou sur des feuilles blanches... Seulement quand je l'avais copié sur ma petite machine à écrire, il devenait réalité et alors, je le retravaillais, je le recopiais de nouveau en deux exemplaires et je le donnais au rédacteur en chef de la rubrique **Feuilletons** Georgi Bitsin et à Miladin Kolev qui affirmait que le feuilleton est un sujet sérieux et concerne la famille.

Le poète-feuilletoniste lit mon feuilleton et nous commençons à discuter. **Il exige que le héros soit parachevé pour devenir vivant, pour être mémorisé et que son nom devienne commun pour des gens semblables à ce type de personnages qui existent dans notre vie...** je dois nettoyer tout ce qui est en trop dans le texte. Je lui explique que c'est précisément ce que j'ai fait, car moi aussi j'exige la même chose quand nous examinons son feuilleton récurrent. Mais en me prenant au dépourvu, il le laisse sur mon bureau. Après, il sourit légèrement dans le corridor et chuchote rapidement : « Jette encore un coup d'œil. »

Notre *pater familias* (père) lit le feuilleton et met des petits angles-nota ici et là. Est-ce que j'ai suffisamment travaillé la langue, les personnages ? C'est bien de mettre dedans un peu de mon petit carnet bleu, où je note des jolis mots un peu oubliés, rencontrés dans les lettres des lecteurs ou entendus pendant mes voyages dans le pays. Et si le feuilleton est concret, est-ce que je suis absolument sûre de la véracité des faits ? **Le mot exact est trouvé, les faits sont vérifiés, Miladin commence à sourire quand il le lit.** Ce qui veut dire que je peux rendre le feuilleton à Bitsin.

Moi aussi je me dis : mon feuilleton doit émouvoir, inquiéter le lecteur et qu'il lui soit agréable de le lire. Que chaque mot soit à sa

place, qu'il soit expressif, nécessaire. Et qu'il soit comme un récit humoristique. Mes maîtres sont Gogol, Tchekhov, Aleko Konstantinov, Georgi Kirkov. Et quand même, il faut que je reconnaisse à moi-même que la pression de mes deux premiers lecteurs a généré en moi la patience de retravailler et de recopier. Plus tard, il me sera embarrassant et risible de me souvenir de nos disputes : est-ce qu'il me reste à fignoler quelque chose encore ou pas ? Peut-être à cause de cela, quand je me suis saisie de la dramaturgie « à la manière d'un homme », il ne me pesait pas de travailler longtemps sur chacune des répliques, de barrer tout le dialogue et de le réécrire. Parfois, cinq fois je copiais ma nouvelle pièce. Ici je veux ouvrir une parenthèse. Et moi, et mes proches, et mon conseil artistique, composé de quelques personnes de théâtre et professeurs, personne ne m'a pardonné de faire des fautes de frappe, faute de lettres en fait, à la machine à écrire. Et pour cette raison, ma dactylo copiait la pièce quand elle arrivait au stade d'être donnée au Comité de la Culture (le nom du ministère de la Culture à l'époque-info.) ou à la publication. Mais dans la nouvelle, propre variante on ressent encore plus fort chacune des rugosités du texte, la perturbation du rythme dans les dialogues, du rythme dans la phrase. Ma chère Zorka me jette un coup d'œil, me sourit et « Ce n'est rien » - me dit-elle, et prend le texte retravaillé pour le copier de nouveau. **Creuser dans mon travail littéraire, sculpter le personnage de la pièce dans le dialogue, c'est le travail obstiné sur le feuilleton qui m'a appris cela.**

Le rédacteur en chef Entcho Staikov est la dernière instance. Sa secrétaire Dimitrina Baikoucheva me téléphone : « Vite, chez le rédacteur en chef. » Je monte l'escalier, mon cœur palpite dans une légère inquiétude. Je rentre dans son bureau et il me jette un regard sous ses épais sourcils velus, il me sourit, cela veut dire qu'il est content, mais brusquement sa ride verticale surgit de nouveau sur son front :

– Et bien maintenant, Karaliev, tu l'as bien écrit, mais on ne peut pas comme cela. Mets-lui un peu d'antidote. Apporte-le dès ce soir.

Je veux dire que ces trois lignes antidotes gâcheront le feuilleton, elles diminueront sa force. Mais je me tais, il se le sait tout cela. Déjà, il m'avait expliqué : nous sommes un État socialiste et chez nous le noir n'est pas si noir et nous devons dire absolument que les choses seront corrigées. Une fois je n'ai pas pu me retenir. « Et le

noir deviendra blanc ? Où s'est perdue la catharsis dans l'âme du lecteur ? C'est pour cela que... » Je n'oublierai pas son visage. Une joyeuse surprise s'est mise à ruisseler de ses yeux. Il ne s'est pas fâché avec moi non plus, parce que je me suis permis de lui rappeler les règles classiques de la littérature. Et nous sommes au courant qu'il s'y connaît en littérature, en théâtre, en poésie. La ride sur son front réapparaît : le signe qu'il faut que je sache, il ne reculera pas. Est-ce possible de ne pas comprendre que par obligation il exige de moi ces trois lignes. Moi aussi je lui souris et je descends dans mon cabinet. Mais quand je me souviens de l'antidote, je frémis de nouveau et fâchée je m'assoie devant mon bureau, je lis le feuilleton et j'ai envie de pleurer. Je me dis : « Je le gâcherai, je l'abîmerai, sûr, sûr ! ». Je veux soulever l'écouteur, lui téléphoner, mais cela n'a pas de sens. Pourquoi le torturer ?

Et j'écris sur une feuille vide trois lignes d'antidote. J'écris, je déchire la feuille, à nouveau je réécris, ça ne marche pas et ne marche pas. Mon âme est contre, je le sens ! Je le dis à Bitsin, il sourit d'une manière espiègle et répète : « Et voilà, trouve-les, ces deux lignes d'antidote ! »

J'écris ces trois lignes et je les « accroche » à la fin, il faut que les gens comprennent qu'il a fallu absolument que je les écrive. Sinon il n'y aura pas de feuilleton. Et eux, ils l'attendent. Tout ceci, on le sait à la rédaction. C'est la raison pour laquelle le chef me le demande le soir même.

Et c'est comme cela qu'on a convenu avec le compère Entcho. **Il veut de l'antidote, j'accroche les trois lignes, après il se renfrogne, mais paraphe le feuilleton pour qu'il aille à la publication.**

Ce dégoût de l'antidote dans mes feuilletons qui était le mien, m'a protégé et m'a donné la force à ne pas permettre des répliques doucereuses dans mes pièces de théâtre, de ne pas m'accommoder aux exigences. Et quand ma première pièce de théâtre a été jouée dans la ville de Tolboukhine aujourd'hui Dobritch, et qu'après la Première, la conférencière a déclaré : « Je trouve dans « **Le bleuet** » de Karalievna des positions contre le Parti (CB) à plusieurs reprises. », un citoyen inconnu s'est alors levé d'un banc et a crié : « Connaissez-vous Karalievna ? Elle n'a dit que la vérité. »

Notre rédacteur en chef Entcho Staikov savait bien que si l'antidote se mélangeait au feuilleton, il tuerait l'humour, il enduirait

l'inquiétude dans l'esprit du lecteur, il lui fermerait la bouche et l'empêcherait de protester contre le défaut stigmatisé.

Mais c'était le temps d'or du feuilleton pour la rédaction.

Après l'année 1956, après la session plénière (le plénum) d'avril 1956 du Parti communiste bulgare et « la suppression du culte de la personnalité », le dégel appelé « de Khrouchtchev » est passé très vite, comme une vague. D'une manière ou d'une autre, la place de la rubrique **Les lettres des lecteurs** a diminué d'un seul coup dans les colonnes du journal ; les lettres critiques contre les profiteurs locaux (« deribeï »-bul.) sont devenues « incommodes » et « le garçon de notre contrée », devenu rédacteur en chef suppléant, demandait de nouvelles et nouvelles vérifications des lettres critiques qui concernaient des fonctionnaires du Parti (CB) et de l'État, placés plus haut dans la hiérarchie qu'un chef de brigade dans une coopérative de village ou qu'un directeur d'une petite usine dans une ville. Les feuilletons restaient alités comme des malades dans le tiroir du rédacteur en chef suppléant des semaines entières. Ses conflits étaient devenus fréquents avec les responsables des rubriques **Les lettres des lecteurs** et **Feuilletons**, comme avec certains journalistes d'autres rubriques, qui aimaient écrire la vérité dans le journal et ils se défendaient, ils insistaient pour avoir de la place pour leurs articles dans ses colonnes.

On a commencé à parler de fautes commises dans le comportement du rédacteur en chef durant le plénum d'avril 1956 du PCB. Et Entcho Staikov est parti sans nous faire ses adieux. Orphelins, nous sommes devenus orphelins, nous, les amoureux de la vérité et de l'humour, travailleurs de la rédaction. Comme le tonnerre en un ciel clair une grande punition du Parti est tombée sur moi sans que l'on sache pourquoi on me l'infligeait. Après, une deuxième, une troisième, une quatrième punition. D'autres journalistes aussi ont reçu des punitions sans argumentations valables. Les articles critiques du journal passaient par les traits d'aiguille des oreilles des membres du comité de rédaction. Mais nos feuilletons étaient une peinture claire d'un temps lourd et chargé de fautes. Le temps du l'enterrement du socialisme dans les pays du socialisme.

« Le garçon de notre contrée » Georgi Bokov est devenu le rédacteur en chef de l'organe du Parti (CB). Et son temps de règlement de comptes avec les journalistes indésirables est arrivé. Plus la pression sur moi se renforçait, plus les punitions du Parti pleuvaient, plus l'inspection de ma rubrique et le contrôle de ma

personne comme communiste ne cessait pas, plus mes feuilletons ne sortaient pas de son tiroir, et plus il gueulait que je ne lui donne pas des nouveaux et plus vaillamment encore je voulais déclarer mon devoir de journaliste, me battre pour les droits humains sociaux et de justice des femmes et des hommes de toutes les contrées du pays. Je ne pardonnais pas non plus aux secrétaires des régions du Parti leur comportement de féodaux exploiters du temps du joug ottoman. La bataille est devenue cruelle. Derrière son dos, le secrétariat du Parti, derrière le mien, les lecteurs du journal, les gens du peuple qui souffraient.

En ce temps-là, le principal, « le garçon de notre contrée », ne pouvait pas d'après sa volonté, licencier un journaliste doué. Nous, c'est-à-dire une quinzaine de journalistes, lui avons créé beaucoup de soucis et de problèmes, jusqu'à ce qu'il nous chasse. La première, c'était moi, déjà en 1958. Après cela, ses droits ont commencé à se multiplier pour récompenser la fidélité et la servilité qu'on lui témoignait jusqu'à ce qu'il devienne le maître absolu du journal d'un tirage millionième de lecteurs.

Peu après le licenciement du feuilleton, et de ma personne aussi de « Rabotnitchesko delo », « L'œuvre ouvrière », et qu'Entcho Staikov a été envoyé dans une voie sans issue, nous nous sommes rencontrés par hasard dans la rue. Il m'a demandé : « Est-ce que tu as gardé tes feuilletons ? Réunis-les, prends-les dans le journal aussi, relis-les bien et apporte-les à l'édition « Otetchestven Front », « Le Front patriotique ». Qu'ils en sortent en livre, ils représentent une tranche importante de la vie du pays et du peuple, des années entières. Et ils seront lus comme on lit... » (L'auteur ne cite pas le grand nom. Si humble est ma mère – Maria).

C'est comme cela qu'a été publié mon livre « L'insaisissable », « Neoulovimia ». Seulement, à l'intérieur il n'y a pas d'antidote. Tout simplement j'ai rayé trois, quatre lignes à la fin des feuilletons. J'ai mis un autre antidote - j'ai inclus dans le livre quelques récits et esquisses littéraires qui reflétaient la sérénité et la tristesse dans notre vie, mais d'une autre façon.

Beaucoup d'années se sont écoulées. J'ai été hospitalisée pour insuffisance cardiaque... Une connaissance avait emprunté « L'Insaisissable », « Neoulovimia », à la bibliothèque, l'avait lu et elle est venue me voir. « J'ai envie de donner les feuilletons pour une deuxième édition » - je lui confie. « Ces feuilletons ? As-tu tous tes esprits ? Abandonne ça. Peut-être un jour... dans le futur, tu auras une

deuxième édition.» Nous sommes en 1989, trente ans après la première édition et moi, je n'ai toujours pas proposé ce livre à un nouveau éditeur. **Comment est-ce que je peux savoir si « le futur » est arrivé ?**

LES FEMMES-CHOPES ET

LE GÉNÉRAL DES LAPINS.

Premier mai 1945 ! Avant la fête on a bâti une tribune en bois devant l'Assemblée populaire et le matin, là-dessus se dressent debout les secrétaires du Comité central du Parti (CB), le Bureau politique et les ministres. À part, sur les marches de l'entrée du bâtiment- des généraux, des commandants des partisans, des journalistes. Je serai présente à la grande manifestation populaire à l'occasion de la première fête internationale libre du travail. Les dirigeants sur la tribune – le peuple marche au pas devant eux. De cette manière-là, nous, les étudiants manifestations le 24 mai à la fête de Cyrille et Méthode, la grande fête de l'alphabet et l'éducation bulgare devant le roi, la reine, l'évêque et certains ministres avant la libération, le 9 septembre 1944. Ils mettaient leurs chaises directement sur les marches, sans tribune. Le roi recevait d'ici et la parade militaire qui défilait à la fête de Saint-Georges (le saint des militaires-info.). Je me sens dans l'embarras, pourquoi y-a-t-il cette tribune ? Nous tous, n'est-ce pas, rêvions de ce jour où nous pourrions manifester librement dans les rues et chanter des chants révolutionnaires, sans que personne ne nous matraque ? Et devant mes yeux est apparu à un moment, la page de la revue soviétique « L'Ouvrière », le mausolée de Lénine et la rangée droite des dirigeants de l'Union... les cheveux noirs et les moustaches, la veste de soldat de Staline. C'est la raison pour laquelle il y a une tribune à présent et chez nous.

La manifestation est apparue du côté du palais du roi avec devant elle - une forêt de drapeaux rouges, une multitude de drapeaux rouges... et des rangées d'humains enthousiastes, aux visages rayonnants. Tous crient « hourra ! ». Le torrent humain coule vers l'Université. Ici et là on hisse des pancartes : « Vive la liberté ! », « Paix ! »... Ce sont des ouvriers, des enseignants, des écoliers, des employés, des habitants des quartiers qui passent. Je regarde fixement

leurs visages qui rient, j'examine leurs vêtements, leurs chaussures. Des groupes entiers passent avec des sabots en bois aux pieds...

Ils marchent et rient, illuminés du soleil de mai. Les vainqueurs manifestent, ils se sourient, soulèvent leurs enfants et les mettent sur leurs épaules. Ce sont des gens, les têtes hautes, qui se sont senti des Hommes, des êtres humains qui passent. Je sors de la serviette le carnet, le stylo, mes yeux se remplissent de larmes de joie... Et puis, je les range de nouveau ; décrit-on ce miracle comme cela, debout...

Les camarades de la tribune font des signes aux manifestants, certains d'eux répondent les mains levées, parce que, eux... les manifestants, ils manifestent pour eux-mêmes. Le torrent humain mugit de joie et de fierté et comme s'il criait Victoire !, Victoire !

Quelqu'un me tape sur l'épaule. Le compère Dobri Terpechev, élégant dans son uniforme de général, comme s'il était la joie personnifiée de la victoire. Les douze années passées en prison n'ont laissé aucune trace sur son visage.

– Regarde leurs chaussures déchirées, leurs robes décolorées, leurs visages fatigués. Quand ils s'habilleront bien, comme pour une fête, quand ils se chausseront avec des chaussures et pas avec des caoutchoucs et des sabots ou des sandales, alors nous dirons et vous écrirez que nous avons eu de la chance, que nous avons fait quelque chose pour les gens... Et quand tous ces gens deviendront meilleurs ! Nous tous, nous devons être meilleurs ! – et le compère Dobri Terpechev disparaît dans la contemplation des manifestants.

J'ai mémorisé ses mots « Devenons meilleurs ! »

Brusquement la place devant le monument du roi Libérateur en face de l'Assemblée populaire s'emplit de coiffes blanches. Manifestent les femmes-chopes et au premier rang – Atanaska Georgieva, l'un d'instructeurs du Parti (CB) pour la région de Sofia. Certaines sont habillées dans des souquenilles neuves bleues (le costume national paysan) avec des lacets blancs, mais pataugent pieds nus sur les pavés jaunes (chic de la capitale) et les longues rangées défilent dans des robes en coton indien décolorées, elles sont chaussées de caoutchoucs ou elles sont nu-pieds de nouveau... Et elles se mettent à chanter... Autour de moi dans la foule le silence s'installe. La vision est navrante... **autant de femmes, une armée de femmes... pieds nus et qui chantent...** Les chopes... on peut s'attendre à tout d'eux. Dans les villages des chopes, des Turcs ne se sont jamais installés du temps du joug ottoman. Un chope n'a jamais prononcé un mot turc.

Je suis partie avec elles. Nous sommes arrivées jusqu'à l'Université, en suite nous avons fait un demi-tour et nous sommes retournées par la rue Aksakov dans le petit jardin devant le Club des Militaires. Atanaska inquiète est parmi elles, troublée comme jamais, mais elle répond à chacune d'entre elles et elle les invite à s'asseoir par terre et à se reposer.

– Ils m'ont dit d'emmener 10,000 femmes-chopes – m'explique-t-elle, mais sa voix est un peu spéciale... elle se justifie un peu. – Certaines ont battu la semelle quarante kilomètres avant d'arriver à Sofia, c'est pour cela qu'elles sont fatiguées, chiffonnées, pieds nus... Mais l'autre, là-bas, l'as-tu vu ? Celui qui dirige la manifestation, il était un commandant de partisans. Il nous a arrêtés au niveau du palais du roi... heureusement qu'il nous a laissé passer devant la tribune, sinon comment aurais-je regardé les femmes, et en plus qu'est-ce qu'elles auraient raconté partout dans leurs villages ? Regarde leurs petites bassines dans les mains, elles se sont apporté leur gâteau feuilleté pour la route, de la pâte cuite de maïs en gruau à l'huile – Sa lèvre supérieure tremble, elle se force à me sourire, mais dans sa voix on entend de la douleur jusqu'aux larmes. – Goute leur gâteau, pour que tu saches et que tu écrives... un jour.

Les femmes lui demandent quelque chose, s'assoient par terre, rompent des bouchées de leur pain de maïs, sortent de quelque part des bouteilles d'eau, boivent et arrosent leurs pieds gonflés et bleus avec. Atanaska a vu avec quelle horreur j'examine leurs jambes et de nouveau elle s'est mise à se justifier elle-même, et à justifier les femmes, et le temps, notre temps nouveau du socialisme à construire. Alors, Atanaska me raconte :

– Dans le village Batoulia la responsable avait découvert que les femmes n'avaient pas du tout de chaussures, ni de mocassins non plus. Durant la nuit, quelques-unes d'entre elles sont allées dans le magasin de la coopérative, elles ont ouvert le cadenas avec une clef, ont pris 40 paires de chaussures en caoutchoucs, ont fermé à clef de nouveau et elles sont parties à pied à Sofia, à pied sur les sentiers pierreux, dans des bas, en chaussettes de laine pour la maison ou pieds nus. Les caoutchoucs, elles se sont préparées à les mettre seulement devant la tribune pour pouvoir les rendre au magasinier toutes neuves, car il faut qu'il les vende. Une fois arrivées du côté de la mosquée à Sofia, elles les ont mises à la hâte et elles ont vu que la plupart étaient pour hommes, leurs pieds en sortaient à chaque pas qu'elles faisaient, en plus il y avait et pour enfants, leurs pieds ne rentraient pas dedans.

Comment leurs pieds se remettront de cette expérience, cela je ne le sais pas et le comble c'est qu'on va me punir.

L'instructeur du Comité central du PCB, Atanaska s'est tue.

– Toi ? – j'ai cru que je ne l'ai pas comprise.

– Mais, le même, là-bas, le commandant des partisans. Sais-tu comment il m'a engueulé ? « Tanaso, (Atanaska-dit vulgairement), c'est toi qui traines ici ces femmes-chopes ? » Et il s'est mis devant les femmes. Je lui réponds :

– C'est moi, oui, ils me l'ont commandé ! Quarante kilomètres elles ont... - il ne m'a pas laissé à dire un mot de plus. Il nous regarde, moi et les femmes, puis il me dit :

– Les habitants de Sofia ne pourront pas finir à défiler jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Mais c'est quoi ces bassines dans leurs mains ? – et il ne bouge pas, il reste devant nous. – Qu'elles les laissent dans le jardinet ! – les femmes se sont mises à courir et lui, il les regarde encore. – Mais elles boitent, Tanaso (Atanaska) ?!

Je me dépêche de nouveau à lui expliquer :

– Elles ont mal aux pieds, elles viennent à pieds de la montagne... aussitôt elles auraient entendu que nous les invitons, cela fait deux nuits qu'elles ne dorment pas... – je me dépêche de nouveau à lui expliquer.

– Il m'a fixé, je ne te dis pas comment, le commandant !

– Bon, qu'elles passent, mais avec toi nous allons nous expliquer ! Je ne t'oublierai pas !

– J'étais soulagée, mais s'il les avait fait retourner sans qu'elles passent devant la tribune ? – cette terrible pensée ne quitte pas Atanaska, l'instructeur du Comité central du PCB.

Le commandant de partisans aurait pu faire même cela, ne pas laisser les femmes défiler ! Il a le pouvoir, l'homme... Où ne l'a pas-t-elle baladé sa soif de pouvoir. Et maintenant, dans les années quatre-vingt il vit encore en tant qu'un grand homme. Général, il est le maître des dizaines de réserves naturelles... il suffit qu'il le désire il peut tout de suite te donner la permission de tuer même un serf ou deux, et si tu le veux, vingt sangliers en plus, et trente faisans encore et cent passereaux en plus... **Mais le peuple lui a donné le surnom de « général des lapins ». Parce que le peuple prend du retard, mais n'oublie pas, comme le fait la providence elle-même... il punit...**

On parle souvent de l'enthousiasme révolutionnaire. On l'explique historiquement, philosophiquement, on le décrit dans la littérature...et cela à propos de nombreuses révolutions. **Pour moi cette armée de milliers de femmes-chopes, réunies à la suite d'un seul appel à manifester, dans la pauvre région montagnarde autour de Sofia, qui ont traversé des ravins rocheux à pieds nus pour témoigner de leur amour envers le nouveau pouvoir qui les sauvera de leur vie de chien, c'est un fait historique inoubliable en cette première année de la révolution du 9 septembre 1944 en Bulgarie.** Cet amour et cette foi du peuple réalisaient des miracles à l'époque, tandis que « le miracle » de faire vivre en actes les valeurs de notre République « Liberté, Égalité, Fraternité » non seulement ne s'accomplissait pas, mais s'éloignait de plus en plus avec évidence.

Info : Les chopes sont un groupe ethnique qui habite dans la région de Sofia et aux confins ouest et sud-ouest de la Bulgarie.

DES LARMES ET DES FLEURS POUR GEORGES DIMITROV

J'ai toujours exigé de moi-même de vivre d'une telle manière que si l'un de mes camarades ressuscite comme le Christ, qu'il ne puisse m'accuser en quoi que ce soit d'avoir enfreint notre rêve d'un homme nouveau...

Mais... qui sait, certainement moi aussi, j'ai changé. La voie de la vie rêvée a dérivé et nous-mêmes, bien que désireux de nous arracher à cette déviation, à ce rêve qui a dérivé, nous continuons à marcher sur cette voie comme des solitaires et des originaux...

Nous n'avons pas pu encore nous réjouir suffisamment au retour de Georges Dimitrov en Bulgarie et à ses conseils : « **Pensez tout seuls, pensez, ne répétez pas des pensées étrangères, apprises par cœur. Réolvez les problèmes concrètement, n'attendez pas qu'on vous les glisse à l'oreille d'en haut** » et... et à présent il n'est plus. Il est allongé dans un cercueil rouge sur le podium à l'Assemblée populaire. Des habitants de Sofia, des délégations populaires du pays entier, des paysans et des citoyens arrivent par leur propre volonté. Chacun veut le voir de ses propres yeux et pleurer un peu pour lui comme pour un être proche... Ils le regardent comme un vivant, ils lui

parlent... Mais moi je sens son visage froid et jauni, je fixe des yeux ses yeux à demi clos et mes mains se refroidissent, le stylo glisse plusieurs fois sur le sol.

Le peuple pleure – des vieux camarades à lui, des habitants inconnus des villes et des paysans, des jeunes, beaucoup de jeunes gens, des hommes, des femmes, des écoliers, des enfants... je me souviens très bien que les grands-pères emmenaient leurs petits-enfants voir Dimitrov. **Notre liberté était liée à son nom, à ses conseils de lutte...**

Dehors la foule qui attend traverse la place de l'Assemblée populaire, longe l'Université « St. Kliment Ohridski » et continue vers la rivière Perlovcka et le pont « Orlovski », « Le pont des aigles »...

Pendant une seconde je me suis souvenue d'être allée à la cérémonie des honneurs rendus au corps du roi Boris III en 1943 dans la cathédrale Alexandre Nevski. J'y suis allée, bien que je sache qu'il ne faut pas le faire. Je suis membre de l'Union de la jeunesse ouvrière (UJO), (RMS-bul.) ! Mais n'est-il pas vrai que je suis journaliste au journal « Zaria », « Aube », et le journaliste se doit de tout avoir vu, de tout mémoriser et de savoir. Ce fut une grande veillée avec les paysannes dans leurs costumes nationaux colorés, les paysans avec leurs ceintures écarlates, la foule dense de gens s'écoulant comme à l'infini dans la rue Rakovski sur la place Slaveikov. Des femmes vieilles et jeunes pleurèrent, des hommes essuyèrent leurs larmes sur des visages effrayés et pensifs. Des militaires plus âgés attendaient patiemment leur dernière rencontre avec Sa Majesté. Ils ne pleurèrent pas. Autour de son cercueil - deux enfants - Maria-Louisa et Siméon, lui, tout petit encore. La reine n'était pas présente, les évêques murmurèrent et encensèrent avec des encensoirs ; le chœur de l'église s'est mis à chanter plus fort et les voix se perdirent dans les coupoles très hautes de la cathédrale, mais soudain se turent. Je me suis attardée comme devant un spectacle intéressant, mais quelqu'un m'a poussé à continuer à marcher.

Pour Dimitrov tous pleurent ... Au balcon où s'assoient les observateurs et les diplomates étrangers pendant les sessions de l'Assemblée populaire, le grand orchestre de la Philharmonie d'État joue Beethoven, le requiem de Mozart, Tchaïkovski et de nouveau, Beethoven : ta-ta-ta-ta-a-a... ta-ta-ta-ta-a-a...

Le torrent vivant se fige sur place dans les pauses entre les phrases musicales de Beethoven. La force de la vie et l'éternité inexorable luttent...

Pleure une jeune femme avec un enfant aux bras, pleure dans une robe décolorée en coton et elle dépose deux fleurs de géranium rouge... Elle les a probablement cueillies du pot de fleurs à la maison. Je pleure, moi aussi, mes lèvres tremblent, j'ai la gorge étouffée par quelque chose, je veux lui dire deux mots, mais je ne peux pas à cause du chagrin et du surmenage. Le rédacteur en chef m'a chargée de faire le reportage sur l'enterrement de Georges Dimitrov : « Tu le rendras chaleureux, écris, comme tu sais le faire ».

Je reste debout deux journées entières. J'inscris dans le carnet la douleur humaine pour l'être humain Dimitrov, j'avale mes larmes ou je les essuie avec un petit mouchoir quand la douleur est intenable, la douleur est aussi dans les expressions des passants. Je cours à la rédaction, je dicte à la dactylo, je retourne à l'Assemblée populaire, je prends les instructions de Valko Tchervenkov de quelle longueur doit être l'article, je retourne à la rédaction et de nouveau - à l'Assemblée populaire.

Je rentre à la maison. Tous sont tristes, je ne cuisine pas, je ne fais pas le marché, le tatko (le père-bul.) s'occupe des filles. Je mange un peu et je me couche, je m'endors tout de suite et je me réveille. Est-ce que je ne me suis pas trompée sur un détail ou un autre ? J'ai pour l'ordre de penser à chaque ligne du reportage, de demander au Premier secrétaire du Comité central (du PCB) dans quel ordre les délégations étrangères présentent leurs condoléances avec des fleurs, de lui poser de nombreuses questions concrètes et s'il a du temps, je dois même lui lire ce qui sortira dans le journal.

Valko Tchervenkov me répond en vitesse : « D'accord, tu sais comment faire, à toi de décider... je suis là ! »

Il est midi. Un jour chaud du mois de juillet. Les gens passent lentement, ne se dépêchent pas, ils veulent se le regarder plus longtemps, se le mémoriser... Les odeurs de fleurs se mélangent, les bouquets brillants sont comme le soleil brillant. Devant mes yeux tout apparaît vaguement flou. J'apporterai le reportage du matin à la rédaction et je passerai le service de permanence à mon collègue, mais ce soir je dois de nouveau aller à la rédaction pour rédiger tout le texte personnellement. Tel est l'ordre.

Des délégations de nos villes, de Paris, Madrid, Berlin, Moscou, Rome, Prague, Bucarest, Bruxelles, Genève... Combien de place, combien de lignes le journal consacra-t-il à l'une ou à l'autre des délégations ? Combien ?

Il n'y a que « **Lui** » qui puisse le préciser.

Mon dieu, comment nous, la jeunesse bulgare, éprise de liberté, nous sommes nous habitué à ce « Le Premier » et « Il », avec des lettres majuscules ?

Je vais vers la pièce où les camarades responsables le plus haut placés dans la hiérarchie se réunissent pour se reposer et attendre de nouveau à relever la garde du deuil à leur tour. L'assistant personnel du Premier secrétaire du PCB, Tsviatko Bantchev, mon proche de l'Université, ne me laisse pas rentrer.

– Ce n'est pas possible, Nedialka, ils déjeunent.

– Déjeunent ?

– Ils déjeunent !

– Ici... dans cette pièce ?

– Ici.

– Mais moi, je dois lui demander quelle longueur doit avoir le reportage d'aujourd'hui. « IL » m'a ordonné de lui demander le nombre de lignes pour chaque délégation.

Et Tsviatko ouvre la porte.

Ils sont assis autour d'une longue table à la nappe blanche, eux... les camarades responsables. Claquent des fourchettes et des couteaux. Une énorme dinde au milieu de la table, des côtelettes entassées dans des grandes assiettes ellipsoïdales. Dans l'assiette de chacun - un amas d'os... un incalculable nombre de verres et une brume, une sorte de brume qui m'empêche de reconnaître leurs visages que je connais si bien. Le serveur apporte un énorme gâteau et le pose devant une figure humaine pas nette pour moi. L'homme tend le bras pour montrer avec la fourchette le morceau, qu'il s'est choisi... et il me voit.

– Karalieva, qu'est-ce qu'il y a ?

– Pour la longueur du reportage ?

– Comme celui d'hier, mais pas plus. Demain il y aura le reportage spécial alors appelle-moi sans faute.

Et il ne me voit plus. Je cours et je disparais derrière la porte, mais j'entends :

– Tsviatko, pourquoi tu laisses rentrer des gens de l'extérieur. Fais attention !

Pauvre Tsviatko, il nous comprenait nous, les camarades et il s'habituaient au nouveau protocole aussi, soulevant les épaules. Je savais qu'il le gronderait, pourquoi suis-je rentrée ? Sur le moment, j'ai reconnu à moi-même que je l'avais fait par colère et par désir de les voir déjeuner ici ! Et qu'ils sachent que je les ai vus !

Dehors, je suis comme grisée, mes larmes cessent, mais la douleur dans ma poitrine sévit, une douleur, mélangée à l'outrage, un grand et insurmontable outrage. Je regarde les gens qui pleurent, ils continuent, mais comme si ce n'étaient pas eux qui s'écoulaient comme un fleuve à côté du cercueil.

Pleurez, mes petits chéris, je pleure, moi aussi, mais eux, leur conscience leur permet de manger et côtelettes, et dinde, et gâteau aussi haut que Vitocha (montagne de 2,290 mètres de hauteur à côté de Sofia) et cela ici, à côté de la salle, où Dimitrov est allongé mort, où les employés spécialisés arrosent le cercueil, les fleurs et les chaises des hôtes d'honneur du monde entier avec des parfums forts, de l'essence de rose, pour qu'on ne sente pas le souffle de la chair en décomposition de Dimitrov... N'est-il pas vrai que récemment encore ils gouvernaient le pays ensemble avec lui, chacun d'eux voulait être devant lui le meilleur, le plus intelligent, il voulait montrer sa grande estime pour lui, combien il l'appréciait et combien il l'aimait. Il a personnellement aidé nombreux d'entre eux à faire des études, à obtenir leurs postes de responsabilité, parce qu'il a apprécié leurs qualités... Ne peuvent-ils pas se satisfaire d'un sandwich et d'une tasse de thé ?

Ils ont rédigé et signé le texte d'un nécrologue, d'une telle qualité bouleversante, mais ils mangent dans la pièce à côté comme si de rien n'était... et ils sourient au joli, énorme gâteau, sorti comme un prince charmant d'un conte, et rentré dans notre système de restrictions à coupons. Je suis embarrassée devant autant d'incompatibilité entre les paroles et les actes. C'est cela qui dernièrement a commencé à me torturer dans mon travail... C'est ce mensonge que je rencontre dans notre nouvelle vie et contre lequel je me bats, en croyant que je réussirai...

Plus tard je me dirai : « À cette époque déjà le cornu avait montré ses cornes ! »

Le torrent des gens continue à passer, mais moi, je me dis : je suis rédacteur en chef de deux rubriques, pourquoi ai-je endossé cette difficile obligation de reporter ? Des forces, des forces physiques, je n'en ai plus... Et je sens comment mes joues flambent. Les gens pleurent de tout leur cœur et moi aussi je pleure pour lui de tout mon cœur, mais eux... ils mangent, là-bas, parce que... parce que « c'est comme ça qu'il faut faire ! », probablement.

« C'est comme ça qu'il faut faire ! » Nous ne sentions pas combien cette expression était dangereuse, combien elle obstruait

les yeux et les oreilles ! Mais ni la loi ni les règles humaines communes n'agissent quand quelqu'un t'a murmuré à l'oreille : « C'est comme ça qu'il faut faire ! » Dans ce cas-là tu es obligé de ne pas demander : « Pourquoi ? »

Des années se sont passées, jusqu'à ce que je comprenne pourquoi à ce moment précis tous les camarades responsables restaient dans la salle de l'Assemblée populaire, dans les pièces à côté, toujours aux alentours - c'est pour que l'on sache, qu'ils étaient là et qu'ils étaient ensemble... Mais si quelqu'un s'en allait, quelqu'un d'autre ne dirait-il pas quelque chose de lui qui l'empêcherait de gravir un échelon dans la hiérarchie, ou bien le ferait-il descendre plus bas ? N'est-ce pas, tout de suite après l'enterrement, le Comité central devait choisir le guide du peuple... Ils n'avaient pas dû savoir qu'il était déjà choisi, désigné par Staline et le Bureau politique de l'URSS.

L'amour de notre génération pour le Parti, la foi en sa capacité à être le seul à garantir la liberté du peuple, étaient tellement grands, que nous, les combattants pour la liberté, les combattants contre la dictature personnelle du fascisme et de Hitler, nous avons accepté le slogan « Le roi est mort, vive le roi ! » comme une nécessité absolue pour la consolidation de notre nouveau régime - humain, social et empreint de justice. Nous, qui détestions le roi et il n'y a pas eu une seule tête bulgare qui se soit baissée jusqu'à terre à son passage, comme cela avait été le cas des siècles entiers là-bas auparavant, bien loin, dans la Russie, chez « le petit papa roi » (Batiouchka Tsar-bul), nous avons tout accepté.

Le choc de ce déjeuner a dû effacer de ma mémoire la suite du rituel autour de l'enterrement, c'est-à-dire, autour de l'entrée du cercueil dans le mausolée... la procession, les discours... Est-ce qu'il y a eu ou n'y a-t-il pas eu des collines de couronnes et de fleurs ? Je ne me souviens pas. C'était, en juillet 1949.

UNE NOTE DE TROIS M'A SAUVÉ

Le Cinquième congrès du Parti (CB) a commencé, le premier sans Georges Dimitrov. Les camarades de la rubrique **Information** sont dans un mouvement fou.

Mon téléphone sonne. L'adjoint au rédacteur en chef, Marin Gechkov me demande. Avec mes deux rubriques, **En lutte contre les abus** et **Les lettres des lecteurs** je suis toujours sur mes gardes. Ce

n'est pas facile d'accuser des citoyens publiquement de tous les vices humains. À cette époque notre société avait décidé que ces vices étaient incompatibles avec la nouvelle vie. Les gens dénoncés se défendaient avec acharnement. Mais moi, je sortais leurs noms dans le journal. Qu'est-ce qu'il a encore inventé l'un d'entre eux ?

Le camarade Marin Gechkov me reçoit debout, m'invite à m'asseoir et il est si aimable...

– ... Il n'y a que toi qui puisses m'aider. Il me faut un récit à publier, à imprimer ce soir... sur le Premier homme et quelque chose sur les congressistes. Il lira son rapport, après il y aura une pause, tu auras le temps de parler avec les délégués un petit peu...

– Je ne pourrai pas ! Je ne suis pas prête pour un tel reportage. Là-bas, il y a des camarades-journalistes dès le premier jour du congrès. Et en plus, je ne peux pas, je ne sais pas comment... S'il te plaît... Chez le camarade G. Dimitrov c'était différent.

– Je te prie de m'aider. Elena Gavrilova (du Comité central) a téléphoné aussi ! Nous avons l'ordre de publier un récit. Allons, ne me tourmente pas, je t'en prie, aide moi. Demain, deux écrivains et poètes donneront des textes, des esquisses, mais à nous, il nous faut le récit pour le numéro de cette nuit.

Je le comprends, mais je me tais, je n'ai pas envie d'écrire ce texte, je me sens comme dans l'embarras devant moi-même...

– Il nous faut un reportage pour « Lui », est-ce que tu comprends... la présence, la voix... tu sais faire, tu sais bien décrire les gens... Tu écriras n'importe quoi, ça pourra être publié. Va, ne me tourmente plus !

– Comme il y aura des interventions de délégués...

– Oui, mais en rapport avec le camarade Valko Tchervenkov, pour « Lui »... **C'est comme ça qu'il faut faire.**

J'ai rendu le récit à temps, pour qu'il puisse être inclus dans le numéro. M. Gechkov m'attendait debout dans son bureau. J'ai entrouvert sa porte un peu plus tard. Il est content.

– C'est bien, c'est bien !

Dans ma tête s'est enfoncé un « Il » en lettre majuscule, mais je vois que l'adjoint au rédacteur en chef rajoute encore quelques « Il ». Jusqu'à maintenant j'avais lu des récits avec ce pronom en lettre majuscule seulement pour le camarade Staline. Est-ce possible que chez nous aussi le premier secrétaire... Le camarade Georges Dimitrov protestait contre les louanges de sa personne et nous ne l'avions jamais cité avec « Il ». Brusquement je me souviens la leçon

de religion au collège. « Il » a pris le fouet et a chassé les pharisiens », « Il » s'est tourné vers le pauvre Lazare... » Oui, c'est vrai, avec « Il » on parle de Dieu et de Jésus Christ. Je m'en vais, comment dire, gênée par ce « Il ».

Le lendemain, en face de moi dans l'escalier descend notre réviseur, le correcteur Popov, diplômé de hautes études de littérature et au visage toujours sérieux. Si j'ai une publication dans le journal, un récit, un feuilleton, une esquisse, à la première rencontre, il m'arrête devant tout le monde et me dit :

– Camarade Karalieva, pour aujourd'hui, excellente note – ou – je te mets cinq avec un plus.

La meilleure note dans le système scolaire était 5 à l'époque.

Mais en ce jour de congrès, il s'est arrêté dans l'étroit et sombre corridor de la rue « Angel Kantchev » N°5 où se trouvait la rédaction et avec une physionomie barbouillée de déplaisir m'a informé tout simplement :

– Trois !

Mes joues se sont enflammées. Un « trois » (passable) – je le savais bien moi, qu'il ne fallait pas que j'écrive ce récit. À l'intérieur de moi-même je ne voulais pas. **J'écris seulement, quand je ne peux pas ne pas écrire ce qui m'émeut, me touche vraiment...** c'était comme ça et au journal « Zaria », « L'Aube ».

Cela devenait de plus en plus clair pour nous, qu'en l'Union (Soviétique) il y a Staline, et chez nous – « Lui ». Et moi qui écrivais des textes critiques, qui cherchais la vérité du peuple, « la petite vérité » de l'homme offensé, du citoyen injustement touché et volé spirituellement et matériellement, comment se fait-il que je ne ressentisse pas quel gouffre il y avait entre mon travail à moi, entre le chauffé à blanc l'attisoir du feuilleton d'une part et d'autre part les têtes baissées devant le culte de la personnalité, quand tu fais ce qu'ils t'ordonnent, parce qu'« en haut » ils pensent pour toi ?

À la maison, je lis mon récit et je vois le visage moqueur de l'appréciateur de mes textes, Miladin Kolev, et mes oreilles flambent...

Mon père s'est directement moqué de ma dernière œuvre journalistique et m'a demandé : « Georges Dimitrov vous aurez appris à penser avec votre cerveau, n'est-ce pas, et tu as inventé cela, alors ? As-tu lu son rapport (de Valko Tchervenkov) ? Dommage que tu sois diplômée en droit. Est-ce qu'un homme peut s'y connaître en culture, c'est dans ce domaine qu'il était un chef, n'est-ce pas ? Et

brusquement, qu'il devienne compétent en mécanisation, en semailles de blé et de maïs, et en tomates, et en élevage de vaches, de moutons, de poulets – et qu'il donne des conseils sur tout, c'est incroyable !... Et il parle même de bestiaux de race, après que vous ayez anéanti les moutons et mangé les chevaux. Et n'en parlons pas de la politique, la situation internationale, il l'a connaît comme la paume de ses mains. Ses rapports, toutes sortes « de têtes vertes », d'ignares les écrivent... »

Nous discutons avec mon tati (père-bul.), il m'insulte, il me dit qu'on me mettra une muselière et des œillères comme aux chevaux, mais moi, je ne peux pas l'insulter. C'est l'éducation qu'il m'a donnée... et de toute façon il nous aidait dans la lutte – combien de réunions nous avons tenues chez mes parents... Il m'a appris le premier, à haïr les fascistes – les tueurs au service d'Alexandre Tsankov, le roi, les richards des villages et les fabricants, quand j'étais encore enfant dans les années 1923 – 1925. J'avais entre 8 et 10 ans.

– Tate (père), pourquoi changes-tu, toi aussi, tu nous as aidés pour que ce pouvoir s'installe, n'est-ce pas ?

– Tu as raison, cours et consolides le pouvoir, mais jette un coup d'œil à ton enfant aussi. J'ai peur que Slavtcho Krasinski et Fedia Tchorni aient raison avec leurs feuillets dans Slovo, « La parole », à propos du paradis communiste en Union soviétique. Staline est un tyran. Toi-même, n'est-ce pas, tu as entendu comment à Moscou, on a retiré un homme d'une maison plus loin et après il a disparu ? Toute l'année 1947, tu es restée là-bas et tu n'as vu que Moscou et Leningrad. La Russie a été une prison pour les peuples du temps du tsarisme et maintenant elle reste la même « turma » (prison en russe).

– Tati (père), notre peuple aimera toujours la Russie.

– C'est une autre question. Les moujiks (les paysans russes, en russe) ont laissé leurs os pour la liberté de leurs frères bulgares, mais ils ne connaissaient pas les calculs du tsar russe afin d'avoir une république de l'autre côté de Danube, appelée Zadounaiska!

L'atmosphère est chauffée à blanc. J'attends qu'il se mette de nouveau à m'engueuler pour mon récit publié, mais il se tait et me regarde d'un air fâché.

– Tate (père), tu écoutes ce que dit radio Londres, toi non plus, tu n'as pas renoncé à tes idées.

– L'homme honnête ne peut pas renoncer à ses idées. Mais moi, j'ai quitté le Parti des socialistes larges (dénomination des sociaux-démocrates en Bulgarie) déjà en 1923, quand ils sont devenus des